Deuxième Année — N° 12. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 16 Janvier 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : **10, rue Montmartre (Ier)**
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

SOMMAIRE

Discours. — Les admirables leçons du Président Wilson	LOUISE BODIN.
Respectons les Enfants	FERNAND MORELLE.
Croquis de Paris	JEANNE DEUIL-PEROT.
Notes d'une villageoise	BURAY-DEGROUD.
Libres Propos	MARIANNE.
A propos d'un dessin	NOËL-E. GARNIER.
Le Prix Goncourt pour 1917	WALDEMAR GEORGE.
La Voix des Autres	LE LARYNGOLOGISTE.

Discours

Discours, des discours, encore des discours. Que de mots, que de lignes, que de colonnes, que ces discours sont longs !

Cependant ayons le courage de les lire attentivement d'un bout à l'autre puisque les paroles, dans cette guerre affreuse et interminable, c'est encore ce qui fait le moins de mal. Pour une fois, ce n'est pas elles qui tuent ou, du moins, qui tuent le plus — et puis, l'espoir, la délivrance ne peuvent nous venir que par les paroles, pourvu qu'elles soient celles qu'il faut dire.

Celui qui vient de parler en Angleterre a déjà parlé, beaucoup parlé. Il y a quelques semaines, il a déjà prononcé une sorte de toast, de très long toast à la fin d'un déjeuner qui devait être un très bon déjeuner. Ce toast avait causé quelque stupeur. Quel diable d'effet ! Etait-il de la chaleur communicative?

Et maintenant que dit cet homme, qu'éprouve-t-il le besoin de dire encore ? Depuis deux mois, il a réfléchi, il a pesé, calculé ; de graves événements sont survenus auxquels sa raison et sa pensée n'ont pu demeurer étrangères.

Il dit qu'il est d'accord non seulement avec le gouvernement anglais mais encore avec la nation dans son ensemble, avec les chefs du Labour Party, avec de puissants hommes politiques, avec les représentants des Dominions d'outre-mer. Il dit qu'il ne veut pas détruire ni démembrer l'Allemagne, ni le peuple allemand. Il dit qu'il ne veut pas détruire l'Autriche-Hongrie ni priver la Turquie de sa capitale. Il dit qu'il appartient au peuple allemand de régler sa constitution intérieure. Il dit que l'avenir de la civilisation ne peut pas être remis entre les mains de quelques diplomates, que l'époque des fameux congrès est passée. Il dit que les nations, toutes les nations, les grandes et les petites doivent recouvrer leur indépendance totale, que les peuples doivent avoir la libre disposition d'eux-mêmes, que la raison et la justice doivent fonder les bases de l'Europe nouvelle, qu'il nous est permis d'espérer que le droit est éventuellement destiné à se substituer à la guerre et que pour cela il est nécessaire de limiter les armements, d'arrêter le développement du service militaire obligatoire, l'énorme gaspillage de richesses et d'efforts que comporte la préparation de la guerre et de chercher à instituer un organisme national.

Oui, il a dit tout cela, au quarante-deuxième mois de cette funeste guerre. Cet homme est un enfant terrible. On le lui fait bien voir.

Les journaux bien pensants, organes de ceux qui puisent dans la religion du Christ la force de supporter le massacre des chrétiens et qui écument de fureur chaque fois que les maitres des gouvernements ne crient pas : « Tue ! assomme ! » le traitent d'ignorant, de naïf, d'imprudent.

Evidemment. La guerre est d'origine et d'essence divines. C'est comme la religion : il en faut pour le peuple. Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours. Heureusement, car la guerre est belle et salutaire. Que vient parler celui-ci de la possibilité d'en empêcher le retour et de la limitation des armements... Pas d'espérance, pas de répit, la haine, la mort et l'extermination sans merci.

On n'ose pas tout de même accuser le Premier anglais de trahison, de défaitisme. Cela, ça n'est possible qu'avec ceux de chez nous. Simplement, on le prend en pitié et compassion. Cet ignorant... On affecte de s'étonner qu'il puisse parler de paix sans annexions ni indemnité — alors que c'est le président Wilson qui, il y a un an, en parla le premier.

M. Lloyd George ayant cessé d'être d'essence divine pour être d'espèce humaine encourt le mécontentement et le blâme des oracles habituels de Dieu.

Au même moment chez nous, au Palais du Luxembourg, le doyen d'âge monte à la tribune du Sénat et remonte à ses souvenirs d'enfance : Hermanstule, Auguste, Gengiskhan, Tamerlan, Néron, Bismark, Agrippine, le Roi-Sergent, Gambetta, Sénèque, Paul-Louis Courier. Ses souvenirs sont un peu brouillés. Excusons-le. C'est si ancien.

Mais la conclusion de ces séculaires réminiscences, n'est-ce pas, vous vous y attendiez, c'est qu'il faut vaincre, c'est qu'il faut châtier l'empereur du crime, abattre la nation de proie. Guerre à outrance... Victoire...

Et ce fer que son bras ne peut plus soutenir, il le remet aux jeunes pour venger et punir.

En Angleterre on devient opportun. Chez nous on reste Cornélien.

⁂

LES ADMIRABLES LEÇONS DU PRÉSIDENT WILSON

Enfin, enfin, enfin ! ! Pour l'anniversaire de son message pour la Paix. le président Wilson nous offre un autre message pour la Paix.

On pourrait presque dire « pour fêter l'anniversaire » tant ce deuxième message ouvre une large fenêtre sur des espaces de lumière et de liberté.

Il ne le cède en rien comme beauté, comme austérité de la forme, comme élévation de pensée à la déclaration qui, l'an dernier, nous avait fait battre le cœur d'émotion.

Je crois qu'il est impossible de dépasser, d'égaler même le président Wilson en intelligence, en compréhension des événements et de la situation actuelle.

Et avec quel ordre, quelle méthode, quelle clarté, toutes les questions du poignant problème, sont abordées et résolues.

Les quatorze articles qui composent le programme de paix mondiale exigible par les nations de l'Entente sont la charte la plus nette, la plus loyale et, semble-t-il définitive.

Et cela n'est certainement pas par hasard que, s'adressant

au monde, le président Wilson engage la conversation d'abord avec le peuple russe.

« Il y a, dit-il, une voix qui réclame cette définition des principes et des intentions et qui est, il me semble, plus émouvante et plus persuasive qu'aucune des nombreuses voix qui font actuellement retentir l'air troublé du monde. »

Et là son impassibilité voulue s'est adoucie pour un instant. Il y a comme un tremblement dans sa voix, un tremblement d'admiration et de généreuse sympathie. Ces Russes que nous avons insultés, bafoués, ridiculisés ; ces Russes que nous avons traités de lâches, de vendus, de traitres, épithètes dont nous n'apercevons même plus la gravité tant elles sont devenues courantes entre nous, mais qui n'auraient jamais dû dépasser nos frontières pour aller frapper nos alliés ! Enfin, voici la réparation la plus autorisée, la plus éclatante !

« Leur âme n'est pas abattue. Ils ne cèdent ni sur le principe, ni dans les actes. Leur conception de ce qu'il est juste, de ce qu'il est humain et honorable pour eux d'accepter a été déclaré avec une franchise, une largeur de vues, une générosité d'esprit qui doivent provoquer l'admiration de tout ami de l'Humanité. »

L'Europe ne nous comprend pas, écrivait Dostozewsk en 1880. Non, l'Europe n'a pas compris. C'est plus à l'ouest, sur un continent plus jeune, dans une démocratie plus réfléchie. plus clairvoyante que vous avez été compris.

Et, de même que M. Wilson a voulu que la limitation des armements soit un des premiers articles de son programme, de même il a voulu que la Société des Nations en soit le dernier, celui qui résume tous les autres et qui en est la conclusion essentielle.

Il ne lui est pas venu la tentation de « blaguer ». Le président Wilson n'est pas un homme « spirituel ». Il sait que cela n'est pas avec des bons mots qu'on résoudra la Passion de l'Univers. Il sait que l'esprit sert à tout et ne suffit à rien et que les pirouettes n'ont jamais été des preuves.

Certes, le président Wilson reste d'une correction et d'une discrétion parfaites, mais les félicitations à Lloyd George, l'allusion aux responsabilités des hommes d'Etat, à la nécessité de répondre à l'appel des Russes sont, il me semble, assez significatives.

Comprendrons-nous enfin, en France, cet exemple et cette leçon qui nous viennent d'outre-mer !

Certes, il est douloureux et même humiliant que pas une voix française n'ait fait entendre au monde de pareils accents de Raison, de Justice, de Vérité. Il est humiliant et douloureux que nous soyons aveuglés par nos querelles, nos vengeances, nos opérations de police intérieure au moment où un rôle plus noble et plus humain aurait pu, aurait dû être le rôle de la République française.

Mais avec quel enthousiasme, avec quelle reconnaissance nous respirons ce grand souffle du large qui vient assainir et purifier le ciel obscur, l'atmosphère sanglante de notre pauvre Europe en lambeaux.

Louise BODIN.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Respectons les Enfants !

Il n'est pas trop tard pour parler de l'initiative du conseiller municipal M. Gay. Ce conseiller est un brave à trois poils, un poilu, un vrai. Son jusqu'auboutisme intégral le pousse à concevoir les projets les plus extravagants, et le plus merveilleux c'est que l'autorité qu'il a puisée dans les urnes électorales de son quartier, lui fait croire que sa personne peut être considérée comme importante par les masses crédules.

Qu'il discute des choses de voirie, qu'il se plaise à discourir pendant des heures, sur l'utilité de l'édification de certains petits édicules sur les boulevards, avenues et rues de son quartier, qu'il songe à la création de jardins publics, pour plaire aux mères de son quartier, qu'il protège les droits des bistros pour être chéri par ses meilleurs électeurs, c'est très bien. Il est dans son rôle. Son devoir est d'y rester.

Mais, lorsque prenant des airs d'oracle, il se pose en éducateur du peuple. Nous sommes bien fondés à nous plaindre et à lui dire : « Halte-là ! vous faites fausse route. Revenez donc à votre métier. Ce n'est pas au balayeur municipal qu'est échu le rôle de faire de la cuisine, ce n'est pas au conseiller municipal à remplacer l'instituteur ! »

M. Gay a donc eu l'idée d'organiser des caravanes d'enfants pour aller sur place, se rendre compte des atrocités commises par les Allemands.

Certes, de prime abord, ce projet paraît soutenable, il semble l'émanation d'un esprit essentiellement patriote, mais ce qui peut être bon pour des hommes dont le cerveau est mûr, et qui ne se laissent impressionner qu'après une réflexion personnelle, est abominable, pour ne pas dire plus, lorsqu'il s'agit d'enfants dont la raison n'est pas encore formée.

C'est la gloire de l'école laïque d'être neutre totalement, à tous les points de vue. Cest sa gloire de faire en tout et pour tout appel au libre raisonnement des enfants qui lui sont confiés, de ne pas les influencer plus dans un sens que dans un autre. Le rôle qu'elle a accepté de tenir, il importe que des Touche-à-tout, même lorsqu'ils sont municipaux et investis de par la loi d'une fonction représentative, ne vienne pas le troubler.

L'éducation doit être menée de front sur tous les terrains. Il serait déplorable que les efforts des maîtres soient contrecarrés par les actions individuelles de certains hommes qui se croient universels, parce qu'ils jouissent d'un brin d'autorité. Nous avons, dans de nombreux journaux d'avant-garde, étant aussi l'interprète des amicales et syndicats d'instituteurs, à différentes reprises fait entendre une vigoureuse protestation contre l'immixtion des profanes dans les questions pédagogiques.

Que chacun fasse son métier, dit le proverbe, les vaches seront bien gardées. Tout ira bien le jour où tous les citoyens se rendront compte exactement de leur valeur et, par suite, de leur rôle. Hélas ! ce jour n'est pas proche !

C'est aux éducateurs à protester en la circonstance qui nous occupe. Mais c'est aussi aux parents des petits élèves dont on veut ainsi meurtrir l'âme, à faire connaître leur volonté.

C'est aux femmes, aux mères, à empêcher le viol de la conscience de leurs enfants.

Leur légitime protestation déterminera certainement ceux qui ont commencé la criminelle entreprise du gavage des esprits juvénils, à prendre une autre route, moins périlleuse.

De grâce, ne mêlons pas les enfants aux férocités des hommes. Ils sont nés innocents, par et pour l'amour. Faisons-les demeurer dans ce doux sentiment et que nos conseillers municipaux s'occupent un peu plus des questions pour lesquelles les électeurs les ont élus et laissent enfin l'éducation aux éducateurs.

Fernand MORELLE.

CROQUIS DE PARIS

Six heures du soir. Rue de Rivoli, face le Ministère des Finances. Passe une femme ; jolie silhouette élancée, élégance sobre ; le froid vif de janvier et la perspective de retrouver son enfant, confié pendant la journée de travail à la garde d'une concierge obligeante, la font se hâter ; ses pieds touchent à peine le trottoir gris ; légère, elle va...

Un homme jeune, — le nez très rouge au-dessus d'un cache-col blanc, — vient en sens inverse ; il la croise.

— Toute seule ? lui murmure-t-il sans s'arrêter.

Perdue dans ses pensées, elle n'a pas saisi ce qu'il lui a dit ; instinctivement, elle tourne la tête. Cela encourage le passant qui, sans plus de façons, revient sur ses pas et la suit. Elle sent cette présence derrière elle, qui l'approche de plus en plus.

L'homme est à côté d'elle. Elle comprend et n'est pas offensée, mais plutôt amusée.

— Mademoiselle... fait-il timidement.

— D'abord, c'est Madame... lui répond-elle mentalement.

L'autre, ne soupçonnant pas cet aparté, répète : — Mademoiselle... Mademoiselle, il fait bien froid, n'est-ce pas ?

Elle continue son monologue intérieur : — C'est tout ? Vraiment, vous ne vous mettez guère en frais d'imagination...

Il se sent de nouveau encouragé par ce silence, qu'il juge de bon augure ; il marche encore plus près d'elle.

Alors, elle consent enfin à lever vers lui son visage et, dans le noir, le regarde bien en face.

— N'insistez pas, Monsieur, je vous en prie, dit-elle ; vous vous trompez.

L'accent l'a frappé ; dans le noir aussi, il a vu les grands yeux limpides ; la tournure honnête s'est esquissée plus précisément ; s'il l'avait distinguée ainsi, tout à l'heure, il ne l'eût pas accostée.

— Excusez-moi, balbutie-t-il.

Mais au lieu de retourner sur ses pas, franchement, et de continuer la route qu'il suivait, il précède de quelques mètres la jeune femme et s'engage dans la même direction.

Elle sourit, comprenant qu'il est gêné, qu'il ne sait plus bien la contenance à tenir, que plus il tardera, moins il osera, pour revenir à son premier chemin, passer à côté d'elle. Elle s'amuse beaucoup et ne lui en veut pas.

— Il est bête, pense-t-elle.

Tout-à-coup cependant, il fait volte-face, et tête baissée, d'un pas des plus accélérés, reprend la route qu'il n'eût pas dû abandonner.

Elle rit sous cape.

Quand il l'a croisée, elle lui a lancé — pour sa petite vengeance personnelle — un regard tout plein de malice, un regard bien féminin, qu'il n'a pas vu.

L'incident est clos.

Alors elle donne, — acte joli de contrition, — une bonne pensée à son mari qui se bat, là-bas, depuis si longtemps, et tranquille, sereine et fidèle, continue son chemin.

Jeanne DEUIL-PEROT.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II[e].

Notes d'une villageoise

Parisiennes, mes sœurs, je sais que votre cœur est grand, et que si vous souriez de la tenue embarrassée des campagnardes égarées en votre ville, ce n'est que moquerie légère, sans nulle méchanceté.

Il en est beaucoup parmi vous qui craignent pour la cause du féminisme, le peu d'éducation intellectuelle de la femme de la campagne. Je veux vous entretenir, dans ces notes, de sa vie aux champs, de son courage et de son intelligence.

La mobilisation surprenant les hommes en pleine moisson aurait pu être beaucoup plus grave pour l'existence économique du pays si les femmes, le baiser d'adieu donné, n'avaient repris la faulx abandonnée par les mains du mari. Le grain rentré, il fallait préparer la terre, et ce sont encore des bras de femmes qui ont pesé sur la charrue, creusant des sillons dont la régularité s'affirmait au fur et à mesure des efforts. Les travaux d'hiver ont succédé aux travaux de l'automne, et c'est, depuis bientôt quatre ans, une suite de surmenages qui fait des femmes d'ici, de vieilles femmes à trente ans. Elles travaillent de l'aube à la nuit close et même au delà, car j'en sais, et de nombreuses, qui, en cette froide saison, levées avant 5 heures, vaquent encore à leurs occupations quand sonnent 10 heures du soir. Celles-là ne craignent aucun travail. Ce sont elles qui, montées dans les arbres, malgré le peu de souplesse de leurs membres las, en coupent les branches qui chaufferont la maisonnée, avec la même aisance qu'elles fauchent les ajoncs durs et piquants de nos landes bretonnes.

Les bœufs dociles et les chevaux plus vifs obéissent à leur voix, et elles accomplissent tout le travail de l'homme sans murmurer.

Mais si, paisiblement, elles suffisent à leur dur labeur, les fermières prennent plus de hardiesse en se substituant à l'homme dans tous les actes de la vie agricole, et de cela nous devons prendre un peu d'espoir. Certes, cette hardiesse se manifeste surtout dans les rapports qu'elles ont, pour leur commerce, avec des étrangers, et rares encore sont celles qui sont hardies de pensée... Enfin ! c'est un progrès, et si le mari, retour de la guerre sait combattre, sur sa femme et sur son enfant, l'influence du prêtre, grande en nos campagnes, l'esprit féminin évoluera, je le crois, vers les idées nouvelles, lentement mais sûrement, ceci en raison du fait bien certain que le degré d'adaptation des femmes, quelles qu'elles soient, est assez grand pour leur permettre d'adopter facilement des habitudes nouvelles.

II

Il est à remarquer que celles de nos campagnardes qui abandonnent le village pour servir à la ville perdent vite leurs manières gauches, cessent de croire aux préjugés dont leur enfance a été nourrie, et deviennent souvent des ménagères avisées, tandis que le garçon de ferme égaré à la ville perd rarement ses manières rustiques.

L'élément féminin est plus intelligent que l'élément masculin, et, à l'encontre de ce qui se produit fréquemment dans les ménages citadins, la femme, au village, est plus instruite que ne l'est son mari ; c'est elle qui tient la plume pour ce dernier chaque fois qu'il y a lieu, et les affaires de la vie conjugale ne se traitent pas sans qu'elle les ait longuement discutées.

Cette supériorité incontestable de l'intelligence féminine à la campagne vient de ce fait que l'éducation de la fillette est, sinon mieux soignée, du moins n'est pas laissée à l'abandon comme celle du garçonnet ; lequel, dès onze ans (plus jeune même, souvent, depuis la guerre), conduit les bêtes aux champs, remplace un domestique et ne va en classe que deux ou trois mois annuellement.

La petite fille va assez régulièrement en classe jusque vers douze ans ; malheureusement, les écoles laïques étant peu fré-

quentées, il en résulte que la fillette reçoit une éducation religieuse plus étendue que ne le sont ses connaissances en français, et qu'elle entre dans la vie de jeune fille avec un cerveau bourré de préjugés et de fausses indications. Pourtant, il faut le reconnaître, si la foi reste en elles, les villageoises perdent leur aveugle confiance dans le prêtre, ne se plient, pour la plupart, à ses instructions que par habitude et par crainte surtout du « qu'en dira-t-on »...

Trop occupées par le travail auquel elles ont encore à faire face, les fermières n'ont ni le temps, ni le moyen d'exercer leur jugement ou de le fortifier. Seuls les dimanches et fêtes religieuses étant jours de repos prescrits par l'Eglise et scrupuleusement observé, leur donnent quelques loisirs. Pour ne rien faire qui ressemble à un travail manuel, elles lisent ou bavardent. Or, quels livres ont-elles ?

Des livres d'écolières, donnés en « prix », relatant des histoires bêtes à faire pleurer, des niaiseries, bonnes tout au plus à apprendre à lire aux tout-petits, et le journal.

Ah ! le journal ! c'est toujours une feuille éditée dans le département, dont les opinions sont franchement cléricales, ou, ce qui est pire, ainsi que nous le voyons dans notre région de l'Ouest, c'est, sous le couvert de la rubrique « journal républicain », un organe se plaisant à combattre toutes les réformes républicaines, faisant une politique de parti-pris et de bourreur de crânes. Pénétrant dans un milieu peu au courant des événements passés ou actuels (le journal n'étant lu que le dimanche) les rédacteurs de ces feuilles devraient se contenter d'énumérer des faits simples sans y joindre des commentaires qui faussent le jugement des malheureux paysans qui les lisent.

C'est là toute la nourriture intellectuelle de nos campagnes. Peut-on vraiment, le sachant, tenir rigueur aux populations rurales, comme on le fait trop souvent, de leurs idées rétrogrades, alors que, dès l'enfance, semble se former et maintenir leur esprit dans un cercle étroit ?

Et c'est pourquoi, féministes mes sœurs, je pense qu'il ne faut pas désespérer de nos villageoises, et espérer en une évolution lente, mais certaine de leur pensée. C'est à celles d'entre nous, égarées au village, qu'il appartient de semer la bonne graine qui, soyons-en assurées, ne tombera pas toujours parmi l'ivraie ; c'est aussi, et surtout aux institutrices de se dépenser pour amener à elles les fillettes et leur ouvrir l'esprit à tout ce qui est beau, à tout ce qui est vrai ; nulle part plus qu'à la campagne la tâche de l'institutrice n'est belle, car elle a à y lutter contre les forces de réaction accrochées à l'âme simple des paysannes.

G. BURAY-DEGROUD.

Libres Propos de Marianne

DANS L'HABILLEMENT MILITAIRE

On se remue dans les Syndicats de l'Aiguille.

Dans leur récente assemblée, les travailleurs de l'Habillement Militaire ont décidé de demander la revision immédiate des bordereaux de salaires pour tous les ouvriers et ouvrières des différentes catégories de la corporation. Ils ont également décidé de soumettre au directeur de l'Intendance un projet de tarif minimum de base qui prévoit les salaires applicables suivant les catégories et les régions.

Ce tarif comprend : pour les ouvnières de province non qualifiées, un minimum de 5 fr. 50 par jour ; 6 francs pour celles de Paris et de Lyon ; pour les ouvrières professionnelles, une augmentation journalière de 1 fr. 50 ; pour les ouvriers professionnels, un minimum de 8 francs, et 7 francs pour les non professionnels ; pour les jeunes gens et jeunes filles de moins de seize ans, 4 francs par jour. Pour tous, une augmentation journalière de 50 centimes, accordée tous les trois mois, sera également demandée. Le maximum devra être atteint après neuf mois de présence.

Inutile de commenter. C'est affaire au Syndicat lui-même. Mais remarquez que la corporation organisée de l'Habillement sait se tenir toujours prête à revendiquer et, sans distinction de sexe, sait se faire respecter et payer convenablement partout.

Quand je vous dis que défendre son salaire, c'est défendre sa liberté !...

L'ANGLETERRE LIMITE LA HAUTEUR DES BOTTINES DE FEMMES

C'est par un ordre du conseil de l'armée, en date du 4 décembre 1917, que la hauteur des bottines de femmes a été réduite à de justes proportions... en rapport avec la pénurie actuelle des cuirs.

En voici, à titre documentaire et exemplaire, les principales dispositions :

A partir du 1er janvier 1918, il est défendu de couper ou de faire couper, soit en cuir, soit en toute autre matière, des tiges pour bottines de femmes permettant de fabriquer des bottines dont les tiges mesurent, de l'extrémité supérieure du talon au point le plus élevé, plus de 175 millimètres pour le cuir et 200 millimètres pour les autres matières.

A partir du 1er février, c'est la vente elle-même des bottines non conformes à ces prescriptions qui devient formellement interdite.

Le Journal officiel, *qui publie cet avis de la part de nos alliés, devrait bien — un de ces jours — avoir l'occasion d'en faire de même pour ses lecteurs français.*

Moi, je vous assure que ça m'est bien égal que les femmes aient ou n'aient pas de hauts talons. Ce n'est pas par les pieds qu'on se hausse, mesdames...

Si l'on veut s'en prendre à l'un ou à l'autre des nombreux ridicules de la toilette féminine, où allons-nous aller ?

Il serait bien plus simple de refaire aux femmes une mentalité autre que celle dont, depuis toujours, on les a dotées.

Refaites l'éducation de la femme ; ne faussez pas ses goûts ; sapez ferme ses préjugés ; faites qu'elle ne soit plus l'esclave de la mode ; faites-lui comprendre et aimer la beauté sur elle-même, en elle-même, par elle-même et ne nous faites pas rire avec des ordres, décrets, lois aussi ridicules que les ridicules qu'ils prétendent atteindre !

LE NOUVEL IMPOT SUR LES OBJETS DE LUXE

En exécution de l'article 27 de la loi du 31 décembre 1917, le ministre des finances vient de constituer par décret la commission chargée de déterminer la liste des marchandises, denrées, fournitures et objets qui seront proposés au Parlement comme devant être soumis à la taxe de 10 %.

Cette commission est composée de trente membres.

M. Klotz demandera à cette commission de terminer son travail de classement aussi rapidement que possible afin de pouvoir saisir les Chambres dès le commencement de février du projet de loi établissant la nomenclature des objets de luxe et d'être ainsi en mesure d'appliquer la nouvelle taxe dans le délai de trois mois.

Déjà !... Allons, allons, ne vous pressez pas !... D'ailleurs, où commence l'objet de luxe ?...

Il y a longtemps que nous manquons de charbon, de pétrole, d'essence, etc., etc. Il est vrai que nous manquons aussi de pain, de lait et que tout renchérit avec excès.

Nous n'avons comme compensation que la mise en carte de toutes les fractions du Peuple souverain.

C'est peut-être tout de même insuffisant.

C'EST BIEN LE MOMENT !...

..... CENSURE .....

LE SAINT-PERE A PARLE.

Benoit XV a daigné s'associer aux prélats italiens qui lui ont manifesté leur mécontentement du bombardement de Padoue par les Allemands. Oh ! le Saint-Père ne maudit pas la guerre, il se contente de ne pas en approuver certaines méthodes.

Ecoutez sa très sainte parole :

Votre zèle pour la justice s'est manifesté dans ces paroles par lesquelles, rappelant les faits douloureux qui ont récemment affligé notre pays, vous avez condamné les méthodes de guerre non conformes aux préceptes du droit des gens. Par cette manifestation, vous êtes venus vous associer à Nous, qui, fidèles à notre programme de condamner l'injustice partout où elle apparait, avons de nouveau élevé la voix contre une forme de guerre qui, mise en œuvre contre des villes ouvertes, n'obtient pas de résultats militaires, mais peut faire des victimes comme elle en a fait, hélas ! même parmi les non-combattants. De même qu'elle peut endommager, comme elle a endommagé en fait, le patrimoine sacré de la religien et de l'art.

Eh ! bien, mon vieux Benoit, le Christ était bien plus catégorique. Il disait :

« *Tu ne tueras point !* »

Encore qu'il méprisât assez les grands pour conseiller aux petits un dédain peu subversif, il avait dit aussi : « Rendez à César ce qui appartient à César ».

Ce qui ne signifiait pas qu'il fallut lui donner sa vie, si ce n'est pour confesser sa foi. Il avait dit, enfin : « Aimez-vous les uns les autres ! » et « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Ohé ! Benoit, qu'en dis-tu ?

LES LEOPARDS, LE TIGRE ET L'ANE ONT PARLE.

Par la bouche de Lloyd George, l'Angleterre a parlé sur la paix. Le ministre anglais n'a pas craint de dire aux ouvriers de la Grande-Bretagne que la guerre était bel et bien un restant de la barbarie dont devait rougir la civilisation.

Les Léopards qui sont au blason du royaume n'ont pas protesté contre ces paroles humaines.

En France, les moutons qui sont, comme toujours, la proie des bêtes féroces, ont attendu l'avis de leurs mauvais bergers pour se prononcer.

Mais le Tigre, par dépêche, a félicité le léopard Lloyd George en ces termes :

Avec mes plus cordiales félicitations, je m'empresse de vous adresser celles de tous les Français du front et de l'arrière pour l'admirable discours dans lequel vous avez si heureusement résumé des vérités de fait qu'il ne faut jamais se lasser d'opposer aux mensonges allemands. — CLEMENCEAU.

Et, comme mot de la fin, notre Gugusse, qui n'est point un *pacifiste* bêlant mais un âne qu'on fait braire à tous les vents, a mis son grain de bêtise et de vanité sans importance :

Cette guerre est si épouvantable, nous avons une telle pitié pour les martyrs qui se battent depuis trois ans et demi, que nous comprenons fort bien la hâte des gouvernements alliés d'en finir, même en faisant des conditions exceptionnelles à l'un de nos ennemis pour le détacher de la coalition.

Mais si les Alliés ne se sont pas assurés d'avance des dispositions de l'Autriche, quelle imprudence d'avoir montré à nos ennemis que nous avions une telle hâte d'en finir !

La voie des concessions est glissante.

M. Lloyd George se rend-il au moins bien compte que toute nouvelle concession à nos ennemis signifierait pour les Alliés une paix de capitulation. — GUSTAVE HERVÉ. (*La Victoire.*)

Pour la Justice et pour l'Humanité

Nous découpons des journaux quotidiens :

Hélène Brion se pourvoit en cassation

Me Oscar Bloch s'est rendu à la prison de Saint-Lazare, où il a fait signer à Mlle Hélène Brion un pourvoi en cassation contre l'arrêt de la chambre d'accusation de la Cour d'appel de Paris, qui a décidé que le conseil de guerre était compétent pour juger un délit d'opinion. — (*Vérité.*)

..... CENSURE .....

Les délits d'opinion

..... CENSURE .....

UNE GRAVE MUTINERIE DANS UNE ARMEE BOCHE
25.000 hommes révoltés

LONDRES, 7 janvier. — L'Amirauté publie le radiogramme suivant du comité exécutif des Soviets :

« Les déserteurs allemands rapportent que tous les soldats

âgés de moins de trente-cinq ans sont conduits sur Kovno et Vilna, où ils constitueront des formations destinées au front occidental. Cette mesure est une violation formelle des clauses de l'armistice.

Les troupes allemandes se montrent très inquiètes. Aller sur le front occidental équivaut pour elles à aller à l'abattoir. Les hommes désertent en grand nombre et sautent des trains en marche.

D'après d'autres informations de source russe, 25.000 soldats allemands se sont révoltés à l'est de Kovno et se sont retranchés avec fusils et mitrailleuses, bien décidés à se défendre contre les autres corps d'armée. Les autorités militaires, presque impuissantes, essaient de leur couper les vivres. » — (*Le Journal.*)

Bravo!... *Bonne année, pourvu que ça continue !*

MARIANNE.

A propos d'un dessin...

J'ai vu un dessin de Jean d'Espouy — un combattant des tranchées, Monsieur Barrès ! et il faudra bien que vous le voyez un jour aussi, que vous les voyez tous, ses dessins — un croquis de retour de « détente » sur la page arrachée d'un carnet de pauvre : dans un coin de wagon de « troisièmes », une femme, son petit dans les bras, une femme de « là-haut » — vous savez « là-haut ! » avec un mouvement du menton — une réfugiée de toutes les misères, une mère de toutes les douleurs, une épouse de tous les deuils. — La gloire (je dis : la gloire) a quelquefois un douloureux visage. —

..... **CENSURE** .....

Mais c'est une gloire morte, de sarcophage déjà. Les vivants — car on vit aussi « là-haut » ne vous en déplaise, hérauts de la guerre, n'ont pas de visage : ils sont un casque et de la boue — rarement des yeux !

Cette femme de ton dessin, tirailleur Jean d'Espouy, n'est qu'yeux, tous les yeux de la guerre, secs d'avoir roulé tant de larmes, simplifiés dans la souffrance, figés dans la peur, ruinés à jamais de leur variété d'éclats, de leur richesse d'expressions, mais agrandis jusqu'à l'effroi.

Eh bien ! cette femme, hier, 3 janvier (—20°) je l'ai rencontrée moi aussi, à la consigne des bagages, faisant la queue et la dernière, comme elle avait dû l'être partout et toute la vie. Son corps, à droite, penchait au poids d'une étroite valise et le fardeau chéri de son enfant, sur le bras gauche, ne suffisait pas à en rétablir l'équilibre — comme si l'avenir, malgré toutes ses promesses, n'était plus même une compensation du passé, une raison et une joie de vivre — mais une contrainte de tous les instants, le plus pénible des devoirs... Elle me dit, brutalement, avec ce courage des faibles et des timides : « Vous avez eu chaud, Vous, en « premières » ? C'est vrai. Le compartiment était si chauffé qu'il avait fallu, de temps en temps, en ouvrir la portière à l'air glacé du dehors. Elle, en « troisièmes », dans son coin — elle avait un coin, un soldat qui allait « là-haut », lui aussi, saoûl de vin rouge et de tristesse lui ayant, à coups de poing et de gueule, fait une place dans son wagon de permissionnaires — elle et eux avaient crevé de froid, la semelle collée à la bande d'acier implacablement froide... L'enfant, ce pendant, dormait dans une capote de fantassin, la tête sur une musette que l'ivrogne avait bourrée de son cache-nez. — Et pour bercer le sommeil du petit, il lui avait chanté toute la nuit, un refrain obscène, le seul qu'il connût encore, avec un chevrotement de grand'mère.

Dormez au chaud, messieurs les « membres des conseils d'administration de nos grandes compagnies » ; ces gens-là vous pardonnent encore...

Noël-E. GARNIER.

Le Prix Goncourt pour 1917

« *La Flamme au Poing* », par M. Henry MALHERBE.

J'allais dire : Il y a de *La Flamme au Poing* au *Feu* ce qu'il y a des images gracieuses infiniment de M. Guy Arnould aux croquis austères du grand Bernard Naudin. Je ne le dirai pas. Ce livre n'est pas le fait d'un simple littérateur. Il est l'œuvre d'un écrivain, il est l'œuvre d'un poète.

M. Malherbe s'est efforcé, si je ne me trompe, de nous offrir une représentation « artiste » de la guerre. C'est dire qu'il a évité, autant que possible, ces effets de réalisme grossier et facile dont usent et abusent tous les faiseurs de l'arrière.

Je ne sais pas, en effet, d'ouvrage plus raffiné que le sien Il me plait de constater encore que la guerre n'a modifié en rien l'esthétique de M. Malherbe. Son style d'un modernisme intense est riche de toutes les acquisitions artistiques, littéraires et musicales de notre siècle. Style impressionniste, style « pointilliste » ? Termes impropres, direz-vous. Que non ! Le vocabulaire emprunté aux arts plastiques est le seul qui convienne lorsqu'il s'agit de définir certaines tendances nouvelles. On ne saurait d'ailleurs que louer l'aimable lauréat du Prix Goncourt d'avoir tiré de son érudition artistique un si bon parti et contribué pour une si large part à la restauration du Beau trop souvent banni des livres actuels par les officiants improvisés qui excellent dans ce genre ingrat par définition qu'est la littérature de guerre.

Artiste très pur, esprit fin et pénétrant encore que non exempt de préciosité, M. Malherbe, qui est doué d'une sensibilité délicate et très vive ne pouvait point faire qu'une œuvre de choix d'un goût sûr d'une tenue élevée d'un dessin concis et serré. Quant en ce qui me concerne, j'apprécie beaucoup sa langue savante, imagée, précise, où abonde l'épithète imprévue. M. Malherbe procède par indication. Cette méthode, chère à bien des modernes, évite les longues et souvent filandreuses descriptions qu'affectionnaient les Naturalistes, amène l'écrivain à serrer de près son sujet, à éliminer les détails superflus et force l'attention du lecteur. Tel Manet faisait jaillir la vie de ses portraits si sobres en détails et dont seuls les traits essentiels se trouvaient être accusés, de main de maître il est vrai.

M. Malherbe, rendons-lui cette justice, n'a pas son pareil dans l'art de décrire les paysages de guerre : maisons en ruines, arbres déchiquetés, terrains bouleversés et vagues. S'il me fallait me placer à un point de vue strictement littéraire, je n'hésiterais pas à leur donner la préférence aux images ferventes et tragiques de notre cher Barbusse. Sans doute celles-ci sont plus puissantes, plus évocatrices et plus réelles. Mais l'irréalité des visions de guerre de M. Malherbe, d'une essence plus rare et d'un goût plus subtil, me charme davantage. L'œuvre de Barbusse est une œuvre de Vie. *La Flamme au Poing* ne sera jamais qu'une œuvre d'Art. Qu'importe ! Il est bon parfois de créer le Beau intrinsèque, la Vie en serait-elle absente. Et faudrait-il s'entendre encore sur ce qu'on nomme la Vie.

Tant pour forme. Incontestablement elle est belle. Les Goncourt se sont honorés en décernant pour une fois leur Prix Annuel à un livre bien écrit. Car autant que je sache, ni *Les Gens de la Mer*, ni *Gaspard Marchand d'Escargots* n'ont pêché par une particulière magnificence de forme. Je mets certes à part *Le Feu*, dont ce sera l'éternelle gloire des Dix d'avoir distingué les mérites...

Il rest donc entendu que la facture verbale de la *Flamme au Poing* donne entière satisfaction. En dirai-je autant de sa composition. Impeccable et prestigieux artisan du verbe, M. Malherbe n'est pas toujours un compositeur heureux. Homogène et supérieurement orchestré au début, son livre se disloque dès le deuxième chapitre, perd beaucoup de sa cohésion initiale, s'émiette et devient fragmentaire. Aux *Trois Dialogues* qui forment une sorte de chœur à trois voix évoquant peut-être trop directement les symbolistes (Maeterlinck et Edouard Dujardin),

succède un certain nombre de faits divers et de menus récits sans lien ni suite. Ces récits groupés en trois chapitres intitulés respectivement : Le Souvenir, L'Amour, La Mort et correspondant aux dialogues qui les précèdent, ne manquent ni de beauté, ni d'envergure. D'aucuns formeraient à eux seuls de charmants petits contes. D'autres nous familiarisent avec la sensibilité de l'auteur dont je n'ignore pas l'attachement à la mémoire de Ch.-Louis Philippe. D'autres sont d'une émotion intense, aiguë. De-ci, de-là, apparaissent les silhouettes des combattants officiers ou soldats, esquissées très sommairement. Poète surtout. M. Malherbe ne semble pas s'être attaché à faire œuvre de psychologue. Mais je garde le souvenir le plus précieux des pages qu'il consacre à la musique, cette Grande Amie qu'il chérit par dessus tout. La musique de guerre telle qu'il la rêve, c'est-à-dire la musique traduisant la guerre, n'est pas une musique militaire.

« Mon subtil ami Vuillermoz nous indiquera-t-il pour cette tâche un compositeur indiscuté ?

« Ce musicien ne pourra, de toute évidence, être que très moderne, de tendances avancées et audacieuses.

« C'est qu'il faudra renoncer à la formule périmée de l'héroïsme de jadis. Plus de cuivres, ni d'hymnes joyeux et bien cadencés. Mais un chant profond, lent, décidé et défait, aux harmonies graves, patientes, brouillées, disparates, tantôt vastes et tantôt épuisées.

« Qui rendra cet air battu par les sonorités brutales, la clameur prolongée des canons, le zézaiement grêle des balles comme celui de la mandoline, l'écho répété, balancé, de l'obus qui saute par dessus le vallon, le vrombissement des moteurs et puis ces harmonies tournoyantes, étouffées, parfois ce court silence mortel, parmi les halètements des hommes qui ont dit adieu à la vie ?... Qui, enfin, retracera le désordre vibrant et chaotique d'un combat, et tout autour de nous cette fin de monde, — ou ce commencement, — ces horreurs originelles, parmi le hurlement des grosses pièces, qui rappellent les monstres antédiluviens, les mamouths et les plésiosaures ? Qui osera redire, d'une voix juste, quelque épisode de ce trouble cosmique ? »

Si j'aime *La lFamme au Poing* et si je ne puis peut-être en parler avec toute l'impartialité voulue, c'est que j'ai tellement perdu l'habitude de lire depuis bientôt quatre ans des livres patriciens, écrits soigneusement et révélant une âme d'élite mise au service d'une intelligence distinguée, que ce m'a été, je l'avoue, une joie réelle de prendre contact avec M. Malherbe.

Mon excellent ami Louis de Gonzague-Frick qui garde seul en cette période de vulgarité sur commande un langage noble, se rangera certainement à mon avis lorsque je lui ferai remarquer que M. Henry Malherbe nous fait grâce pendant 220 pages du mot « Boche » et d'autres gros mots d'aussi mauvais aloi (1).

Quant à « l'esprit » de *La Flamme au Poing* et à l'attitude observée par M. Henry Malherbe devant la guerre, que vous dire sinon que ce livre, comme tous les livres de guerre sincères, véridiques et vécus, est triste profondément et douloureux. Et comment pourrait-il en être autrement ?

WALDEMAR GEORGE.

(1) *En relisant la* Flamme au Poing, *je m'aperçois que le mot « Boche » y figure, hélas ! L'auteur n'en fait pas toutefois un trop fréquent usage.* — W.G.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la suite de notre intéressant feuilleton : « Un drôle de Quartier », par Ermenonville.

La Voix des Autres

Dans *La Race* (154, rue de Paradis. Marseille), T.-R. Soldat nous prouve par A+B — tout simplement — que « nous les aurons ». Ce que nous pourrions reprocher à ce clairvoyant devin, c'est de ne point nous dire exactement quand. Après lui, dans sa rubrique « Actualités », le commandant Hubert, ayant parlé de « la Bocherie » et « contre l'embochement », se livre à une grotesque critique du chef-d'œuvre d'Henri Barbusse. Il estime que *Le Feu* aurait dû s'intituler plus justement *La Frousse*. M. le commandant Hubert, qui n'a peut-être vécu les émotions de la guerre que par les échos qu'il en a recueilli sur la Cannebière, ne semblait pas très qualifié pour juger ce livre admirable.

Lutetia, dont la présentation luxueuse fait rêver les directeurs de revue en quête de papier, commence, dans son numéro de janvier, la publication d'une série de six lettres — j'ai bien dit six lettres — envoyées par Jean Lorrain, il y a quelque vingt ans, à des amis ou à des confrères ; et cela ne présente pas un intérêt bien palpitant. Gaston Picard y donne quelques vers qui rappellent la manière de Paul Géraldy. A la page des Arts, quelques notes fort justes sur le jeune peintre de talent qu'est Marcel Féguide. (Administration : 1, rue de Vaugirard.)

Dans *L'Action Nord-Africaine* (11, rue Taitbout), le merveilleux styliste Louis de Gonzague-Frick signe une excellente critique du livre de M. Charles Gémaux : *Sous les Figuiers de Kabylie*. Ce livre nous met au courant de la vie berbère. Il sera prudent, je crois, de ne pas le placer dans la main de nos travailleurs municipaux auxiliaires si nous tenons à leur conserver intact le peu d'énergie qu'ils mettent encore à vider dans leurs noirs tombereaux nos ordures quotidiennes.

L'Essor paraît à Nantes, 15, rue Stanislas-Baudry. On n'y trouve rien de bien remarquable. Mais cela serait-il, que la mise en pages adoptée par la direction, qui met sous les yeux du lecteur, après un tendre poème ou une nouvelle palpitante, une annonce pour un marchand de fruits et primeurs, de corsets ou de spécialités de Quimper, produirait toujours la plus déplorable impression.

LE LARYNGOLOGISTE.

A nos lecteurs, A nos lectrices

Les personnes qui nous lisent se rendent certainement compte des énormes difficultés que l'on rencontre à fonder un journal vraiment libre et absolument féministe à l'époque que nous traversons. Nous avons pu les surmonter ; notre nouvel organe vit et vivra en se perfectionnant. Mais pour obtenir ce résultat, nous réclamons le concours de ceux et celles que notre tentative intéresse, et nous les prions de la soutenir. Qu'elles n'oublient pas que le meilleur et le plus effcace moyen de soutenir un journal ami est l'abonnement. L'abonnement, seul, en mettant en rapport direct, sans intermédiaires, le lecteur avec le travailleur du journal, donne à l'encouragement toute son efficacité et tout son sens. Que nos lectrices et lecteurs nous permettent de compter sur eux, comme ils peuvent compter sur nous. Notre commune besogne est indispensable plus que jamais.

Avis. — *Toutes les personnes qui s'abonneront à la* Voix des Femmes *d'ici le 1er février, pourront, si elles en expriment le désir, recevoir gratuitement ce qui a déjà paru. Leur abonnement ne partirait que de février. Nous prions nos amis de faire connaître cette* PRIME GRATUITE. *On s'abonne en adressant un mandat ou un bon de poste à Mme Colette Reynaud, 10, rue Montmartre, Paris Ier.*

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris